

Gabrielle Roy, institutrice : reportage et texte narratif

Carol J. Harvey

Volume 34, numéro 1-2, 2022

Second souffle – des passeurs de mémoire pour Gabrielle ROY

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1094036ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1094036ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, C. J. (2022). Gabrielle Roy, institutrice : reportage et texte narratif. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 34(1-2), 309–320.
<https://doi.org/10.7202/1094036ar>

Résumé de l'article

La comparaison d'un reportage de Gabrielle Roy, «Pitié pour les institutrices!» (1942), et de son recueil de nouvelles *Ces enfants de ma vie*, publié en 1977, permet de faire état de l'inspiration romanesque de l'auteur. Dans les deux, elle prend comme sujet d'écriture l'institutrice, s'inspirant de ses propres expériences d'enseignement au Manitoba. De plus, la condition de la femme fait partie de sa thématique. Quelques lignes du reportage qui constituent le portrait de «Mlle Estelle» semblent d'ailleurs contenir en germe l'histoire de Clair, «L'enfant de Noël», dans *Ces enfants de ma vie*. Malgré quelques différences, tout concourt à montrer la continuité de la création littéraire chez Gabrielle Roy et l'importance des éléments autobiographiques.

Gabrielle Roy, institutrice: reportage et texte narratif

Carol J. HARVEY
University of Winnipeg

RÉSUMÉ

La comparaison d'un reportage de Gabrielle Roy, «Pitié pour les institutrices!» (1942), et de son recueil de nouvelles *Ces enfants de ma vie*, publié en 1977, permet de faire état de l'inspiration romanesque de l'auteur. Dans les deux, elle prend comme sujet d'écriture l'institutrice, s'inspirant de ses propres expériences d'enseignement au Manitoba. De plus, la condition de la femme fait partie de sa thématique. Quelques lignes du reportage qui constituent le portrait de «Mlle Estelle» semblent d'ailleurs contenir en germe l'histoire de Clair, «L'enfant de Noël», dans *Ces enfants de ma vie*. Malgré quelques différences, tout concourt à montrer la continuité de la création littéraire chez Gabrielle Roy et l'importance des éléments autobiographiques.

ABSTRACT

This paper compares a newspaper article written by Gabrielle Roy, «Pitié pour les institutrices!» (1942), and her book of short stories, *Ces enfants de ma vie* (*Children of my Heart*), published in 1977. The subject in both of these is the schoolteacher and Roy draws upon her own experience teaching in Manitoba schools. The status of women is also an important theme in both. As well, the portrait of Mlle Estelle in the newspaper article appears to be a pre-text for the story of Clair, «L'enfant de Noël», in *Children of my Heart*. Despite some differences, the continuity of Gabrielle Roy's literary inspiration is obvious, as is the importance of her own life and work.

Quand paraît en 1977 *Ces enfants de ma vie*, les critiques (Brochu, 1978; Poulin, 1977 et 1978) sont unanimes pour en faire

l'éloge. Dans ce recueil composé de six nouvelles indépendantes, Gabrielle Roy se penche sur son passé pour raconter sous forme romanesque ses années d'enseignement. Elle remonte ainsi aux années trente, époque où elle «faisait la classe», en ville ou à la campagne, dans les écoles du Manitoba. Jeune journaliste, elle avait déjà pris la vie d'institutrice comme sujet d'écriture. En effet, en mars 1942, elle publie dans le *Bulletin des Agriculteurs* un reportage socio-politique sur l'Abitibi (Québec) intitulé «Pitié pour les institutrices!». Cet article, rédigé au début de sa carrière d'écrivain, se distingue d'emblée, par des différences considérables, du recueil de nouvelles *Ces enfants de ma vie*, que certains se plaisent à appeler le «testament littéraire de Gabrielle Roy» (Delson-Karan, 1988). Tant dans le domaine événementiel que sur le plan formel, par le style autant que pour le cadre spatio-temporel, il y a loin du reportage au texte narratif. Il n'en demeure pas moins que les deux textes semblent attester la continuité, à travers le temps et l'espace, du discours de Gabrielle Roy sur la condition de la femme; en même temps, ils mettent en évidence l'importance qu'elle accorde au rôle de l'institutrice.

Le reportage

C'est comme journaliste «à la pige» que Gabrielle Roy a commencé sa carrière d'écrivain. En effet, après deux ans passés en Europe, elle rentre au Canada en 1939 et décide de s'installer à Montréal, où elle fait du journalisme. «Elle entrevoyait alors *une carrière possible dans le journalisme et la littérature*», écrit François Ricard (1975, p. 38), citant les paroles de l'auteur recueillies par Rex Desmarchais. Cette période de sa vie, bien connue (Socken, 1974; Ricard, 1975; Shek, 1989), constitue pour ainsi dire son apprentissage d'écrivain. Gabrielle Roy commence par publier des articles et des nouvelles sur divers sujets, puisés avant tout dans ses souvenirs de son séjour en Europe. Elle collabore ainsi à *La revue moderne* et au périodique *Le Jour*. Mais à partir de 1940, elle écrit pour le compte du *Bulletin des Agriculteurs* une série de grands reportages sur des sujets d'ordre économique ou social. Elle fait aussi des enquêtes sur différentes régions du Canada et du Québec. C'est parmi ces reportages que s'inscrit l'article dont il est question: «Pitié pour les institutrices!», qui porte sur une enquête qu'elle avait conduite dans le Nord-Ouest québécois.

Cet article se compose de plusieurs volets. Gabrielle Roy commence par exposer les conditions sociales et économiques de l'institutrice, s'attaquant à la fois aux salaires insuffisants et aux conditions d'emploi en général. Elle s'indigne contre le milieu où l'institutrice est souvent condamnée à vivre, milieu où les gens ne sont que trop prompts à chercher «matière à la médisance» (Roy, 1942, p. 7). Elle critique une formation lacunaire – «un stage trop rapide à l'École Normale et toutes sortes de notions confuses, incomplètes» (Roy, 1942, p. 7) –, le travail excédant et les lourdes responsabilités que l'on ne récompense qu'avec de grands mots. Mais elle fait remarquer aussi l'importance du rôle que joue l'institutrice, affirmant qu'une bonne institutrice est capable de donner aux gens «la lumière» (Roy, 1942, p. 46). Bref, malgré la pauvreté et la tyrannie du milieu qui pèsent sur l'institutrice, son occupation n'en est pas moins d'une importance primordiale.

L'entrevue qu'elle a accordée à Alice Parizeau en 1966 ajoute à ce tableau une touche personnelle. Son témoignage est coloré d'émotion; rien qu'à évoquer ses années d'enseignement, elle semble animée d'une ferveur presque religieuse:

Je crois que ce furent les plus belles années de ma vie. Je crois qu'il n'y a rien de plus beau, rien de plus merveilleux, que d'enseigner dans une école perdue dans les plaines. Une école de rang, une école pour les tout-petits, c'est comme un temple! (Parizeau, 1966, p. 118)

Au cours de cette même entrevue, Gabrielle Roy invoque le témoignage d'un homme politique d'une autorité indéniable: Adélard Godbout, le premier ministre du Québec. Dans son entrevue, Gabrielle Roy avait interrogé celui-ci sur la loi, votée par son gouvernement, dont il s'était le plus réjoui. La réponse de Godbout ne manque pas d'authentifier l'expérience et l'opinion de l'ancienne institutrice:

[...] le droit de vote des femmes¹. Voyez-vous, c'est une femme qui m'a le plus marqué. Une seule, d'ailleurs: ma première institutrice. Cela me semblait profondément injuste que la société ose lui refuser le droit de vote, à elle qui était intelligente et infiniment capable de comprendre son époque (Parizeau, 1966, p. 118).

Ces documents d'époque nous permettent ainsi de faire état d'une préoccupation récurrente chez Gabrielle Roy, à

savoir le statut de la femme et particulièrement de l'institutrice. Néanmoins, on aurait tort de se limiter aux seules considérations socio-politiques. C'est aussi du point de vue de l'œuvre littéraire de la future romancière que «Pitié pour les institutrices!» ne manque pas d'intérêt. En effet, après avoir décrit le rôle et les qualités d'une bonne institutrice, Gabrielle Roy juge bon d'en donner un exemple. Elle peint alors le portrait de Mlle Estelle, une institutrice de sa connaissance. Celle-ci était perspicace et patiente, pleine d'une bonté sensible et attentive aux besoins des enfants confiés à sa garde. Mlle Estelle

[...] faisait une crèche dans sa classe à Noël, et sur son maigre revenu réussissait à prélever quelques dollars pour un petit cadeau à chacun de ses élèves. Parfois ceux-ci lui apportaient une petite chose fabriquée à la maison. Il y en avait parmi eux de très malheureux, car ils n'avaient rien à lui offrir. Alors, elle les consolait, disant qu'elle avait déjà trop de cadeaux (Roy, 1942, p. 46).

Le texte narratif

Ne sommes-nous pas selon toute évidence en présence, à l'état embryonnaire, de l'histoire de Clair, «L'enfant de Noël», deuxième nouvelle de *Ces enfants de ma vie*? Ce recueil présente des enfants que Gabrielle Roy avait connus pendant ses années d'enseignement et qu'elle n'a jamais oubliés. Le caractère autobiographique des nouvelles est attesté par quelques notes écrites de la main de l'auteur sur des feuilles de papier et dans le manuscrit du livre et conservées au Fonds Gabrielle Roy des Archives nationales:

Gabrielle Roy raconte ses années de jeune institutrice, elle évoque le souvenir d'enfants inoubliables qui l'ont accompagnée tout au long de sa vie – enfants de soleil fleuris souvent au milieu de la misère, de l'abandon...

Six portraits d'enfants, tous de nationalités différentes. Il s'agit d'abord des enfants de l'École Provencher de Saint-Boniface: Vincento, fils d'un immigrant italien, terrorisé à l'idée de passer sa première journée à l'école; Clair, l'enfant de Noël; Nil, l'alouette ukrainienne, petit garçon doté d'une voix exceptionnelle, et Demetrioïff, l'enfant russe qui se découvre un talent inattendu pour la calligraphie. André Pasquier, français, et Médéric Eymard, dont la mère est métisse, sont des enfants de la campagne; mais le milieu familial de l'un et de l'autre les

empêche de tirer profit de l'école du village. Dans ce recueil, selon Delson-Karan,

Roy a pris des événements ordinaires de la vie de quelques enfants et de leur institutrice pour reconstruire un monde plein de chaleur humaine et de tendresse. Elle a appelé *Ces enfants de ma vie* "son œuvre de maternité" et, en fait, la force motivante dans cette œuvre est de donner naissance, grâce à son art, à ces adorables enfants qui représentent non seulement de précieux moments de son passé qu'elle revit, mais aussi les qualités universelles de tous les enfants (Delson-Karan, 1988, p. 68).

C'est à l'approche de Noël que se situe l'histoire de Clair. Ce dernier est un petit garçon modèle, «franc, adroit, intelligent et, de surcroît, ce qui est rare chez un enfant doué, tranquille», se souvient l'auteur (Roy, 1983, p. 20). Mais c'est un enfant plus que pauvre dont la mère travaille comme femme de ménage pour élever seule son enfant. Depuis que le père de Clair les a quittés, elle fait des efforts héroïques pour faire vivre son fils et pour l'élever comme un *gentleman*. Et à Noël, quand les autres enfants de la classe discutent des cadeaux qu'ils comptent offrir à leur maîtresse, Clair s'afflige de n'avoir rien à lui donner. Malgré tous les efforts que l'institutrice fait pour lui faire comprendre que sa politesse et son application au travail, voire un sourire heureux, sont les meilleurs cadeaux possibles, Clair ressent cruellement sa condition de petit garçon aux mains vides; d'autant plus cruellement d'ailleurs que l'institutrice, comme Mlle Estelle, a préparé pour les enfants un cadeau de Noël:

On arriva à l'avant-veille de Noël. C'était le dernier jour du trimestre. J'y faisais la distribution de cadeaux, à peu près le même pour tous: une poignée de bonbons, trois ou quatre noix de Grenoble, un orteil de Nègre, un fruit, pomme ou orange, et quelque petit sifflet de métal ou autre rien semblable (Roy, 1983, p. 29).

La maîtresse a beau le consoler, le petit Clair fond en larmes.

Mais les quelques lignes de «Pitié pour les institutrices!» ne laissent pas prévoir le dénouement heureux de «L'enfant de Noël». Le jour de Noël, alors qu'il fait une grande tempête de neige, Clair survient à l'improviste chez l'institutrice et sa mère. Et le mouchoir de toile de lin que l'enfant offre, tout joyeux, à sa maîtresse, est doublé d'un cadeau moins tangible pour la mère de celle-ci: «En ce jour, à cette heure, est-ce qu'il ne rapportait

pas un peu de l'enfance de ses enfants devenus vieux, malades ou disparus dans la mort?» (Roy, 1983, p. 35).

C'est donc en exploitant le dynamisme narratif latent du reportage que Gabrielle Roy en fait éclater les structures statiques pour élaborer la nouvelle. Et d'autres changements se dessinent, pour amener notamment une tonalité différente. S'il est vrai que l'article est marqué par la présence de son auteur et enrichi par le portrait de Mlle Estelle, qu'elle aurait connue, le texte n'en reste pas moins essentiellement d'un ton objectif. Quant à la nouvelle, celle-ci est imprégnée de subjectivité, écrite dans une veine indéniablement autobiographique. Telle est d'ailleurs l'orientation du recueil entier, comme l'a si bien vu François Ricard en affirmant: «[...] il faut attendre les années 1970, c'est-à-dire *Cet été qui chantait* puis *Ces enfants de ma vie*, pour voir l'écrivain recourir à un je non fictif et se mettre nommément en scène [...]» (Ricard, 1989a, p. 27).

Dans le récit de Clair, l'auteur aborde la thématique de la pauvreté de l'enfant – pauvreté soulignée à la saison de Noël et rendue encore plus difficile à accepter dans le contexte scolaire.

[...] L'école apparaît alors comme un lieu où les inégalités sociales sont durement ressenties par les plus démunis, lesquels prennent justement, au contact des autres, la mesure de leur pauvreté, dans un monde où l'affection se prouve par l'offrande de bien matériels [...] (Brochu, 1978, p. 41)

L'histoire de Clair rejoint ainsi les préoccupations socioéconomiques d'autres nouvelles du recueil, et notamment celles de «La maison gardée».

La condition féminine

Le recueil *Ces enfants de ma vie* ouvre aussi une fenêtre sur un discours plus voilé mais non moins insistant: la condition féminine.

La mère de Clair, abandonnée par son mari, est réduite à gagner sa vie en faisant des ménages; la mère de Nikolai fabrique des fleurs en papier ou en tissu fin, mais à peine sont-elles finies que le père s'en empare pour les vendre; quant à la mère de Johnny, elle doit supporter les reproches de son mari et de son fils, ce dernier imitant son père dans ses jugements. Ce discours sur la situation socio-économique inférieure de la

femme, abandonnée ou opprimée par l'homme, est latent dans l'ensemble de l'ouvrage. Ainsi dans «Demetrioïff», la mère des enfants n'a jamais un sou en poche et dans «De la truite dans l'eau glacée», la mère de Médéric, doublement inférieure en tant que femme et métisse, s'est vue refuser la garde de son fils. Le statut social marginal de ces femmes (dont la plupart sont des immigrantes) est aggravé par les rapports de pouvoir entre homme et femme.

Une facette du thème de la condition féminine, la maternité, est développée longuement dans «La maison gardée». La maternité y est vue comme la cause de bien des malheurs (Pascal, 1979 et 1980). Les élèves qui fréquentent l'école «perdue dans les plaines», où enseigne l'auteur, viennent presque tous de familles nombreuses: cinq Lachapelle, cinq Cellini, une troupe de petits Auvergnats. Et quoique les accouchements de madame Badiou soient si difficiles qu'on l'entend hurler pendant trois jours, cela ne l'a pas empêchée de donner naissance à six enfants en autant d'années. Quand à madame Pasquier, immobilisée pendant une grossesse compliquée et aidée par ses fils, elle fait penser à «la reine mère chez les abeilles, secondée de leur mieux par ses petits serviteurs dans sa terrible tâche de pourvoyeuse de l'espèce» (Roy, 1983, p. 121). L'auteur semble faire écho ici à la présentation que Simone de Beauvoir fait au sujet de la conception traditionnelle de la maternité: «C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique; c'est là sa vocation "naturelle" [...]» (Beauvoir, 1949, p. 290). Pourtant elle tente de leur donner un visage humain. Pauvreté, impuissance, humiliation, souffrance, isolement, telles sont les conséquences dans ce texte à résonances tragiques, de la «vocation naturelle» de madame Pasquier.

Que nous sommes loin des portraits de femmes fortes, de mères admirablement dévouées, bref du mythe maternel que l'on tend à attribuer à l'auteur! À la place de la maternité comblée, archétype de la femme canadienne-française (Gaulin, 1977; Makward, 1989), Roy met en scène des femmes écrasées par leur rôle d'épouse et de mère qu'elles sont appelées à jouer dans un espace romanesque ni édénique ni utopique. Le discours qui sous-tend ce recueil critique donc de façon implicite le *statu quo* d'une société où la femme est marginale ou marginalisée.

Dans ce contexte, le rôle de l'institutrice apparaît comme une exception. En effet, autant le rôle de la femme mère est dévalorisé, autant celui de l'institutrice est prestigieux. Elle sait calmer les peurs de la rentrée, découvrir les talents cachés de ses élèves, favoriser l'intégration sociale des enfants d'immigrants en leur apprenant la langue, si bien qu'elle inspire chez tous l'amour et la confiance. Le côté négatif exposé dans son reportage de 1942, confronté à la condition des mères de famille, est minimisé – tout au plus est-il alors question de quelques moments de découragement.

Cette courte analyse du reportage «Pitié pour les institutrices!» et du recueil de nouvelles *Ces enfants de ma vie* nous amène à constater qu'au fil des ans la perspective de Gabrielle Roy a changé. Durant les années quarante, elle n'est guère sensible qu'au drame de l'institutrice, forcée de gagner sa vie dans des conditions souvent pénibles. Et si dans l'entrevue avec Alice Parizeau (1966), elle applaudit certains progrès sur le plan politique – tel le droit de suffrage – qui reconnaissent l'intelligence des femmes, il est significatif qu'elle justifie ces progrès par un appel déférent à l'autorité masculine d'Adélard Godbout.

Quant au recueil de nouvelles, le texte traite, à la surface, des enfants inoubliables que l'auteur a connus. Mais le sens sous-jacent du texte présente une réflexion sur le statut de la femme d'un pessimisme sombre. Le regard rétrospectif qu'elle jette sur la société à l'époque où elle rédige *Ces enfants de ma vie* atteste une opinion peu complaisante à l'égard de la condition féminine. Dénonçant les rapports de pouvoir entre hommes et femmes, l'auteur se livre à une démythification systématique de l'image de la femme mère. Pitié pour les femmes, semble-t-elle dire; prisonnières de leur rôle social, elles sont bien plus à plaindre que les institutrices. Au moins ces dernières jouissent-elles de leur liberté et de leur indépendance.

L'œuvre postérieure offre donc une remise en question des prémisses du reportage. N'empêche que les préoccupations sociales qui animent ses articles et qui contribuent au succès de son premier roman, *Bonheur d'occasion*, se retrouvent dans cette dernière œuvre, *Ces enfants de ma vie*. Et dans le domaine de la narration, l'auteur reprend comme sujet d'écriture ses débuts d'institutrice. Il est vrai que ses souvenirs sont filtrés à travers

la mémoire et transfigurés par le passage du temps. Pourtant ils restent ancrés dans la réalité. Dans au moins un cas, l'auteur n'a même pas changé le nom de son ancien élève: il s'agit de Tony Tascona, qui lui aurait offert comme cadeau de Noël une belle pomme ronde – mais non sans y avoir goûté (Roy, 1983, p. 31-32)².

Et Mlle Estelle, l'institutrice du reportage que Gabrielle Roy prétend avoir connue en Abitibi? Gabrielle Roy n'aurait-elle pas investi le portrait de celle-ci de quelques-unes de ses propres expériences d'institutrice au Manitoba? Comment expliquer autrement sa familiarité avec la classe de cette institutrice dévouée, à différents moments de la journée et à diverses saisons de l'année? Certes, la courte enquête menée par Gabrielle Roy en Abitibi n'aurait pas suffi à parler de Mlle Estelle en termes qui laissent croire qu'elle la connaissait depuis plusieurs années.

Je me rappelle Mlle Estelle, cette jeune fille mal nourrie,
mal vêtue, mal logée, seule, irradiant le calme, la bonté,
la ferveur [...]

[...]

Mlle Estelle est à son poste depuis bien des années [...]

De plus en plus elle prend un petit air vieillot et effacé
[...] (Roy, 1942, p. 45-46)

Mlle Estelle ne serait-elle pas Gabrielle Roy elle-même, qui cache son identité dans un reportage mais qui s'exprime pleinement par l'utilisation d'un je non fictif dans «L'enfant de Noël» et les autres récits de *Ces enfants de ma vie*?

D'ailleurs, qui ne voit à quel point sa propre vie, déjà, hante ou oriente de quelque manière tous les écrits de la romancière? Cette centralité de l'inspiration autobiographique éclate de façon particulière dans ses derniers ouvrages: *Ces enfants de ma vie*, *Fragiles lumières de la terre* et, bien sûr, *La détresse et l'enchantement* [...] Mais ce trait, s'il culmine alors et devient plus visible – sinon exclusif – est présent en fait depuis beaucoup plus longtemps, quoique sur des modes plus ou moins médiatisés [...] (Ricard, 1989b, p. 455-456)

NOTES

1. Au Québec, les femmes obtiennent le droit de vote en 1940.

2. Devenu aujourd'hui artiste, Tony Tascona garde un souvenir chaleureux de Gabrielle Roy, dont il est fier d'avoir été l'élève: «Elle était très belle et très généreuse. Elle faisait tout son possible pour aider les enfants pauvres de l'école. Elle a dû dépenser la moitié de son salaire à les aider» (Tony Tascona, entrevue en anglais avec Carol Harvey, le 18 décembre 1990).
Il y a quelques années, Tony Tascona s'est mis en rapport avec son ancienne institutrice pour l'inviter à une exposition de ses tableaux à Montréal. La réponse de Gabrielle Roy (reproduite en annexe à la page suivante) montre assez l'intérêt qu'elle n'a cessé de porter aux «enfants de sa vie».

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUVOIR, Simone de (1949) *Le deuxième sexe: II. L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 577 p.
- DELSON-KARAN, Myrna (1988) «Ces enfants de ma vie: le testament littéraire de Gabrielle Roy», *Revue francophone de Louisiane*, vol. 3, n° 2, p. 66-77.
- GAULIN, Michel (1977) «Le monde romanesque de Roger Lemelin et Gabrielle Roy», *Archives des lettres canadiennes* (tome 3), Montréal, Fides, p. 133-151.
- MAKWARD, Christiane (1989) «The Others' Others: 'Francophone' Women and Writing», *Yale French Studies*, n° 75, p. 190-207.
- PARIZEAU, Alice (1966) «Gabrielle Roy, la grande romancière canadienne», *Châtelaine*, vol. 7, n° 4, avril, p. 44, 118, 120-123, 137, 140.
- PASCAL, Gabrielle (1979) «La condition féminine dans l'œuvre de Gabrielle Roy», *Voix et images*, vol. 5, n° 1, p. 143-163.
- _____ (1980) «La femme dans l'œuvre de Gabrielle Roy», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 50, janvier-mars, p. 55-61.
- POULIN, Gabrielle (1977) «Une merveilleuse histoire d'amour, *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy», *Lettres québécoises*, vol. 8, p. 5-9.
- _____ (1978) «Les meilleurs romans québécois de 1977; de l'aïeule à la petite fille ou l'éternelle jeunesse de l'art», *Relations*, n° 436, avril, p. 126-127.
- RICARD, François (1975) *Gabrielle Roy*, Montréal, Fides, 191 p.
- _____ (1989a) «Gabrielle Roy: petite topographie de l'œuvre», *Écrits du Canada français*, vol. 66, p. 23-38.
- _____ (1989b) «La biographie de Gabrielle Roy: problèmes et hypothèses», *Voix et images*, n° 42, printemps, p. 453-460.

ROY, Gabrielle (1942) «Pitié pour les institutrices!», *Bulletin des Agriculteurs*, vol. 37, n° 3, p. 7, 45, 46.

_____ (1983) *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Stanké, 212 p.

SHEK, Ben-Z. (1989) «De quelques influences possibles sur la vision du monde de Gabrielle Roy: George Wilkinson et Henri Girard», *Voix et Images*, n° 42, printemps, p. 437-452.

SOCKEN, Paul (1974) «Gabrielle Roy as Journalist», *The Canadian Modern Language Review*, vol. 30, n° 2, p. 96-100.

ANNEXE

Québec, April 20th, 1963

Dear Tony Tascona,

It was most thoughtful of you to send me an invitation to your show in Montreal – how proud I am indeed of my former pupil whom I remember specially well for you were – in those days, already – quite an exceptional little fellow and I could relate amusing anecdotes about your former self, around the age of six, which you yourself may have forgotten.

I am very sorry to say that I will be unable to attend your opening night, but I might be able to go before the exposition is over. If not, I might ask you to invite me to your house in order to see your work. Judging by the prospectus you have sent me, I have a feeling that I would enjoy it very much. I certainly wish you success and joy in your show in Montreal.

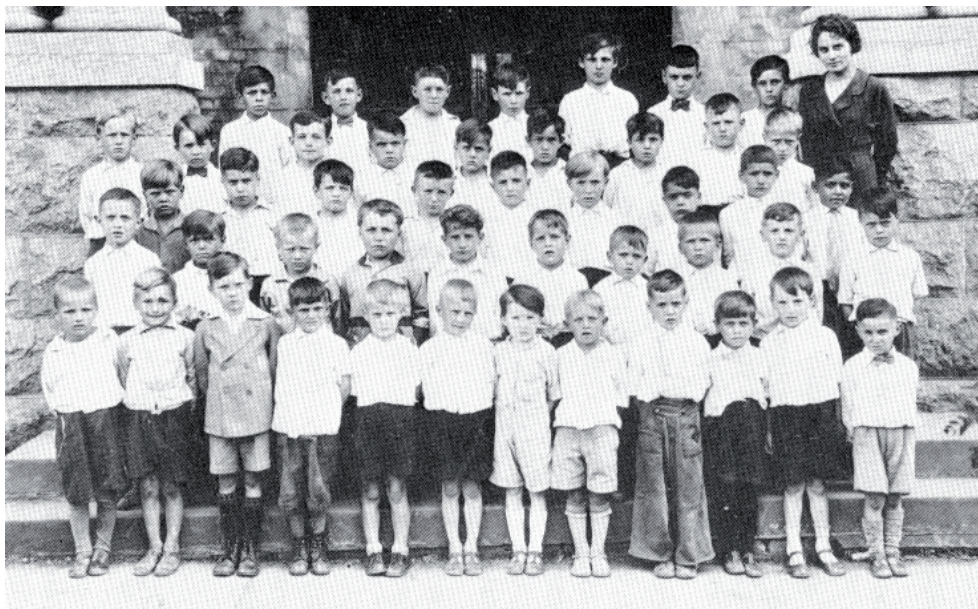
By the way, how do you like living in Montreal? As an artist, is it more enriching than life out west? I suppose so, in a way.

Well, my best to you, dear Tony Tascona, and many thanks for having remembered your teacher of grade 1, so long ago, it certainly doesn't make me feel young, however it makes me feel good.

Yours sincerely
Gabrielle Roy

Mrs. M. Carbotte
135 Grande Allée West, apt. 708
Québec (6) P. Québec

(lettre reproduite avec la permission de François Ricard, directeur du Fonds Gabrielle Roy)



Gabrielle Roy avec sa classe à l'École Provencher, en 1932.

Tony Tascona est au 3^e rang, le 3^e élève en partant de la droite.

(University of Regina Archives: Tony Tascona Papers 88-74;

photo reproduite avec la permission de Tony Tascona et de University of Regina Archives)